

**Le tableau
du peintre
juif**

BENOÎT SÉVERAC



Le Tableau du peintre juif

Du même auteur

AUX ÉDITIONS LA MANUFACTURE DE LIVRES

Tuer le fils, 2020, Pocket, 2021

115, 2017, Pocket, 2018

Le Chien arabe, 2016, paru sous le titre *Trafics*, Pocket, 2017

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Skiatook lake, Le Passage, 2021, coécrit avec Hervé Jubert

L'Étranger dans le grenier, Rageot éditeur, 2021

Le Jour où mon père a disparu, Syros, 2020

Wazhazhe, Le Passage, 2018, coécrit avec Hervé Jubert

Une Caravane en hiver, Syros, 2018

Little sister, Syros, 2016

On peut pas faire ça à Guy Novès, Court Circuit, 2016

Arrête tes six magrets, Baleine, collection « Le Poulpe », 2015

L'Homme-qui-dessine, Syros, 2014

Le Garçon de l'intérieur, Syros, Collection « Rat Noir », 2013

Silence, Syros, Collection « Rat Noir », 2011

Rendez-vous au 10 avril, Pocket, 2018, Éditions TME, 2009

Les Chevelues, 10/18, collection « Grands Détectives », 2019,
Éditions TME, 2007

Benoît Séverac

Le Tableau du peintre juif

ROMAN


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-892-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce roman est dédié à mes grands-parents,
Annette Pelet née Hollard (1906-1968)
et Albert Pelet (1906-1989)

PROLOGUE

À l'heure qu'il est, je pourrais être installé sur la terrasse d'Annie et Kader, en train de siroter un apéritif et de regarder le soleil s'avachir sur la chânaie. Mon seul souci serait la présence de moustiques. Bien qu'aucun de nous ne croie en leur efficacité, nous allumerions des serpentins répulsifs, et nous continuerions à boire en ponctuant notre conversation de tapes sur nos avant-bras et nos chevilles.

Au lieu de quoi, je suis dans cette salle d'interrogatoire, entre cellule de prison et abri antiatomique, et je crève de chaud autant que de peur. La France, la Dordogne, les vacances... Tout cela me paraît si loin, si inaccessible.

Pour l'instant, il y a plus grave que mes congés gâchés et l'inconfort d'une garde à vue, plus grave même que la perte de mon tableau... Il s'agit d'éviter la prison. La prison en Israël, qui plus est.

Sortir d'ici. En finir avec cette détention qui ne dit pas son nom. Foutre le camp.

Cela fait des heures qu'ils me retiennent ; je suis épuisé ; j'ai soif ; j'ai faim. Et il ne se passe rien. On ne m'informe de rien.

Un policier est venu chuchoter quelques mots à l'oreille de son collègue qui me surveillait, puis ils sont sortis sans une explication. À présent, ils me font mariner. Je ne sais pas depuis combien de temps je poireaute. Je suis sûr qu'ils le font exprès, que cela fait partie d'une stratégie. J'ai beau le savoir, j'ai beau me le répéter, ça fonctionne : je ne sais pas ce que je vais devenir. J'imagine le pire.

C'est moche, ici. Pas sale, mais pas accueillant non plus. Où que mon regard se pose, c'est peinture écaillée, mobilier fatigué, revêtement piétiné. Je pense à tous les types qui m'ont précédé ici.

Je ne comprends pas ce qu'on attend de moi. Que peut-on me reprocher ? Comment puis-je être tenu pour responsable d'événements qui se sont déroulés il y a soixante-quinze ans ? Je n'étais pas né.

Pourtant, ils m'ont escorté *manu militari* hors du restaurant. Je n'ai même pas pu finir mon repas. Ils m'ont demandé de prendre mes affaires et m'ont poussé dans une voiture de police. Après, ils m'ont jeté là.

Depuis, je n'ai cessé de demander les raisons de mon arrestation. « Que se passe-t-il ? Qu'ai-je fait ? » Ils ont observé un mutisme total. Jusqu'à ce qu'un officier se présente accompagné d'un interprète et me signifie la saisie de mon tableau. Art volé. Spoliateur de Juifs. La Shoah, les camps, les dénonciations... Je viens de basculer du mauvais côté de l'Histoire. Tout au moins, mon grand-père. Mais c'est comme si c'était moi. Ma famille, mon nom... salis ; nous sommes officiellement des salauds.

Je pense à Irène, bien sûr. Elle était opposée à ce projet. Elle avait raison.

J'ai tout perdu : l'honneur de mes grands-parents et le tableau.

Pour Irène, cette aquarelle représentait notre billet gagnant, l'issue de secours qui devait nous permettre d'échapper à notre vie de ratés. C'est sûr, elle va me traiter de tout quand elle apprendra ce qu'il m'arrive. Elle va m'en vouloir et peut-être pire encore, elle va rire de moi. En tout cas, si elle n'a pas déjà décidé de me quitter, ce dernier rebondissement achèvera de la convaincre de le faire. Comment lui en vouloir ? Je ferais pareil à sa place.

J'observe mon reflet dans le classique miroir derrière lequel on m'observe aussi, assurément : un quinquagénaire ; une chemise auréolée de sueur au niveau des aisselles ; une gueule sur laquelle se lit l'inquiétude, la fatigue aussi à présent.

Je détourne les yeux. Il m'est difficile de supporter cette image,

mais il m'est tout aussi difficile de croire que mes grands-parents aient pu faire quoi que ce soit de moralement répréhensible. Tant de choses se sont passées depuis la Deuxième Guerre mondiale ! Des archives ont brûlé, des registres se sont égarés, de fausses informations ont circulé... Les Israéliens se trompent ! S'ils avaient connu mes grands-parents, ils sauraient ! Ils ont confondu ce tableau avec un autre, très ressemblant. Il n'est pas rare pour un peintre de procéder à des séries correspondant à une période dans sa carrière. Cette aquarelle n'a peut-être jamais été inventoriée. Elle a pu être peinte pendant le séjour d'Eli Trudel et son épouse chez mes grands-parents.

Mais comment contredire le comité *ad hoc* en charge de l'attribution du statut de Juste parmi les Nations pour le centre Yad Vashem ? Comment s'opposer à l'avis rendu par un panel d'experts de l'université de Tel-Aviv ? Comment faire valoir ses droits en étant menotté et mis à l'isolement dans un commissariat de Jérusalem sans idée du sort qu'on vous réserve ?

Et l'ambassade de France, qu'est-ce qu'ils foutent ? Qu'est-ce qu'ils attendent pour intercéder en ma faveur ?

Je me raisonne : je n'ai rien fait de condamnable par la loi, ils vont me libérer d'un moment à l'autre. Ils tiennent simplement à marquer le coup en me donnant une leçon. Je dois rester fort.

Le voile noir se lève timidement et je me redresse sur ma chaise.

Il n'empêche, je me sens toujours minuscule au centre de cette pièce mal aérée et mal éclairée.

Qu'est-ce que mes filles penseraient de moi si elles me voyaient en ce moment ?

Quant à Irène... Irène ne me pardonnera jamais.

12 décembre 1943

– Dépêche-toi, dit-elle en passant dans son dos.

Le regard du peintre surprit la silhouette de son épouse dans le miroir. Elle était aussi belle qu'un Renoir. Malgré tout son talent, il n'avait jamais réussi à saisir sa grâce. Même ici, dans ce petit coin de paradis, où la lumière était si intense, si contrastée, il avait échoué à lui rendre plein hommage.

Il se demanda comment elle parvenait à conserver son calme. Elle s'activait, préparant sa valise et celle de son mari sans paraître affectée par les événements.

Il essayait de se convaincre que tout cela n'était pas vain, mais il y avait quelque chose de disproportionné entre la gravité de la situation – leur départ précipité, la fuite incertaine et risquée qui allait en résulter – et la familiarité, la légèreté, l'insouciance presque, de l'acte qu'il s'apprêtait à commettre.

Il contempla le métal du coupe-chou effleurant la peau, posé sur la base des poils. Son épouse ne l'avait jamais connu autrement qu'avec cette barre noire, maintenant grisonnante, sous le nez. Lui-même n'avait plus vu sa lippe nue depuis ses vingt ans.

Dans les circonstances dramatiques de la vie, on se raccroche à de petits gestes dont on s'imagine qu'ils apportent un sens

à nos tribulations, qu'ils repousseront nos affres, ou tout au moins les suspendront quelque temps en les rendant plus supportables.

Leur refuge en Provence n'était guère luxueux, beaucoup moins que leur appartement parisien avant-guerre, mais il possédait un grenier doté d'une enfilade de verrières qui formait un puits dans lequel se déversait la clarté unique du Luberon. Matisse lui-même, l'ami et le maître, avait constaté la brillance de son atelier lors d'une brève visite l'été précédent. Il l'avait jalosé en le taquinant.

Toute la soirée, les deux hommes avaient *blagué* comme on dit dans le Midi lorsqu'une conversation s'éternise entre vieilles connaissances sans qu'elle débouche sur quoi que ce soit. Ils avaient refait le monde, et Dieu sait qu'il allait mal en 1943.

Plus tard, déprimés, ils étaient revenus à l'unique sujet qui les préoccupait véritablement : la peinture ! Comment rendre la chaleur du Midi ? Comment réinventer la Sainte-Victoire de Cézanne ? Comment nourrir l'imagination sans déformer la réalité ?

La réponse était ailleurs que dans les formes. Dans le choix des couleurs peut-être, l'épaisseur du trait. Matisse avait sa petite idée ; il venait d'achever le portrait d'une jeune femme en robe jaune sur fond rouge, avec des motifs en zigzag qui rappelaient les rayons du soleil.

Il avait une nouvelle fois proposé son aide financière et son entregent afin que le couple puisse gagner l'Espagne, ensuite l'Amérique. Eli avait décliné. Que les nazis fassent la guerre, qu'ils détruisent, qu'ils pillent et tuent, lui continuerait à broser ses toiles !

Il ne le regrettait pas aujourd'hui... Sauf peut-être pour Jeanne. Car même si elle n'était pas juive, il la mettait en danger.

Il leur faudrait se cacher pendant des semaines, peut-être des mois, mais Eli connaissait déjà l'exil. Il avait fui les pogroms en Autriche, puis quitté Paris... À présent, à cinquante-quatre ans, il partait pour l'Espagne, toujours accompagné de son épouse.

Leur voisin, Gilbert Fauré, qui travaillait à la préfecture

d'Aix-en-Provence, les avait prévenus de l'imminence de leur arrestation. Les mailles du filet se resserraient en zone sud.

Odette et Gilbert Fauré avaient depuis longtemps compris qui était Eli, mais son judaïsme ne semblait pas poser problème. Ils avaient toujours été cordiaux, voire chaleureux ; plus d'une fois, ils avaient déposé des légumes du potager sur le pas de leur porte. Il était fréquent qu'ils prennent l'apéritif tous les quatre sur la terrasse des uns ou des autres. En quelques mois seulement, ils étaient devenus amis. Pas intimes, mais le genre de relation sur laquelle on peut compter.

Une grande lassitude avait envahi Eli à l'idée de quitter leur maison, leur terrasse ensoleillée, son atelier. Et ses toiles. Qu'allait-il faire de ses toiles ? Il ne pouvait pas les laisser ici. Vu le peu d'économies qu'ils avaient réussi à mettre de côté, ils en auraient besoin pour financer leur traversée de l'Atlantique.

Dès qu'il en aurait fini avec sa moustache, ils chargeraient leurs valises sur leurs bicyclettes et partiraient en direction de la Drôme où les attendait un groupe de résistants protestants qui les prendrait en charge. Ils devraient dormir dans une grange cette nuit, ou dans un hôtel discret. Les Fauré leur avaient fourni l'adresse d'un établissement peu regardant sur la paperasse, mais il fallait qu'ils l'atteignent avant le couvre-feu.

Si tout se passait comme prévu, ils arriveraient à Dieulefit, lieu de leur rendez-vous, le lendemain en fin de journée.

CHAPITRE 1

« Les Gilets jaunes m'ont tuer. »

La phrase pourrait prêter à sourire. Ceux de ma génération – j'ai cinquante-deux ans – se souviennent de l'affaire Omar Raddad dont la culpabilité n'a jamais été clairement établie. Dans mon cas, c'est on ne peut plus transparent : je suis mort dès le deuxième week-end de manifestations des Gilets jaunes, et ce sont bien eux, les révoltés des ronds-points, les coupables.

J'avais une entreprise de transport. Petite. Trois camions, dont celui que je conduisais, et trois employés en comptant la secrétaire.

Je dois reconnaître que mon affaire était en difficulté depuis pas mal de temps. Nous fonctionnions à flux tendu ; je ne pouvais pas me permettre la moindre baisse de régime ; chaque contrat comptait. Quand les Gilets jaunes ont paralysé le pays, les grosses boîtes qui me confiaient leurs dessertes locales m'ont lâché. J'ai coulé direct. Dommage collatéral.

J'ai prévenu les gars qu'on allait traverser une sale période, que je serais peut-être contraint de les mettre au chômage technique, mais que je les réembaucherais dès que nos activités reprendraient. J'avais une équipe solide, ils avaient foi en moi, ils ont tous accepté de faire le dos rond pendant quelque temps. Je croyais sincèrement pouvoir rebondir. D'ailleurs, avec les aides distribuées par l'État, j'aurais dû m'en sortir... Si le camion n'avait pas brûlé.

Ce n'est pas moi qui conduisais, sinon les choses se seraient passées autrement. Je ne reproche rien à Karim ; il n'est pas

responsable de l'incendie. Je n'en veux même pas aux Gilets jaunes. De pauvres bougres qui pensaient défendre leur bifteck en visant un représentant du patronat.

Si ça avait été moi au volant, j'aurais fait demi-tour fissa. Voyant la tournure que ça prenait, je n'aurais pas insisté. Mais Karim faisait confiance aux capacités de discernement des apprentis révolutionnaires. Il était un employé, comme eux ; lui aussi avait du mal à joindre les deux bouts en fin de mois. Les Gilets jaunes ne s'en prendraient jamais à un miséreux comme lui, pensait-il. Sauf qu'ils étaient convaincus qu'en incendiant son camion, ils s'attaquaient au grand capital, au pourri qui possédait ledit camion et qui l'exploitait, lui, le pauvre Karim.

Ils lui ont expliqué, au moment où ils s'apprêtaient à balancer un cocktail Molotov dans sa cabine, qu'ils lui rendaient service, que c'était pour son bien. Karim a voulu protester, a tenté d'exposer un avis contraire, mais il a pris des gifles.

Son camion – mon camion – a été vu sur BFM-TV et quelques dizaines de milliers de fois sur YouTube en train de se consumer, et Karim a perdu son travail en même temps que je perdais mon entreprise.

Aujourd'hui, il peine à retrouver un job. Parce que les employeurs français sont comme de nombreux Gilets jaunes, ils se méfient des Arabes sans diplômes.

Si j'étais assuré ?

Bien sûr. On ne peut pas rouler sans assurance. J'étais un patron raté, pas un patron voyou.

Contre l'incendie ?

Non.

Ce n'était pas mon premier revers de fortune dans le monde des affaires. Irène et moi avions été hôteliers auparavant. Une autre vie. Le grand écart en termes de mobilité quand on compare ce métier à celui de transporteur routier : jamais je n'ai été aussi sédentaire – pour ne pas dire *coincé* – que dans le premier, et aussi mobile – pour ne pas dire *corvéable à merci* – que dans le second.

Irène et moi possédions Le Central, unique hôtel de Firminy, ville de taille moyenne dans la grande banlieue de Saint-Étienne, département de la Loire. Un établissement minable dans une agglomération dévastée par la désindustrialisation dont elle a été victime dans les années 1980.

Plus personne ne venait dans cette vallée minière. Nos seuls clients étaient des réfugiés d'Afrique occidentale placés là par les services sociaux de la ville ou le conseil départemental... Jusqu'au jour où l'aide sociale s'est tarie et les migrants ont repris leur migration.

Notre commerce sous perfusion est devenu exsangue et nous avons dû le liquider. Nous ne parvenions plus à payer nos charges. Ne parlons même pas d'en tirer un revenu décent.

Par miracle, nous avons réussi à vendre les murs à un promoteur immobilier... À perte mais bien contents de nous débarrasser de ces chaînes.

Le pécule ainsi acquis a servi d'apport pour acheter trois camions d'occasion et monter une entreprise de transport routier. Malgré le peu d'attachement que nous avons pour Firminy, nous y sommes restés pour bénéficier des réductions fiscales accordées à cette région classée zone franche.

Nous avons survécu quatre années supplémentaires. Jusqu'à la crise des Gilets jaunes.

Étant donné mes antécédents en matière de trésorerie, la banque ne m'a pas accordé de prêt supplémentaire. J'étais en sursis depuis trop longtemps. Pour éviter la faillite, j'ai été contraint de déposer le bilan. Aujourd'hui, je suis sans emploi.

Ma mère est morte pendant cette période, ne me laissant aucun héritage. Mon père était décédé bien avant d'un cancer des poumons, à l'époque où on n'attribuait pas encore cette maladie au tabac.

Irène et moi avons pu garder la maison mais nous n'étions plus habitués à passer autant de temps ensemble. Avant, j'étais en permanence sur la route ou au bureau. Tout à coup, j'étais à la maison 24 heures sur 24. Sans occupation. C'était la grande

nouveauté par rapport à l'époque où nous tenions l'hôtel ensemble et où elle était responsable des chambres et des réservations, et moi de la partie restauration et comptabilité.

Je me suis mis à tourner en rond toute la journée. Je n'avais pas d'amis. Ma vie sociale, c'étaient les clients, mes employés, les gens que je rencontrais pendant mes déplacements. Je pouvais être très bavard avec des inconnus dans un restaurant routier, ou dans un bar le matin, mais là c'était fini.

J'aidais les Restos du cœur deux fois par semaine, avec une terreur montante. Combien de temps encore avant que je me retrouve de l'autre côté, dans la file de ceux qui venaient chercher leur repas ?

Irène, elle, avait son travail, car lorsque nous avions revendu Le Central, nous avions fondé la compagnie de transport routier ensemble, mais elle avait pris un emploi de son côté, « par sécurité » : vendeuse pour un magasin de vêtements dans une galerie marchande. Inutile de préciser que ce n'est pas un métier à vocation forte. Irène s'ennuie. Pour une raison que j'ignore, j'ai le sentiment qu'elle me le reproche.

Nous ne roulions déjà pas sur l'or. Alors, quand mon entreprise a fondu les plombs, notre situation s'est sérieusement tendue. Tout comme nos relations.

C'est à peu près à cette période que mon oncle et ma tante m'ont contacté.

CHAPITRE 2

Ma tante est la sœur aînée de ma mère. Elle a plus de quatre-vingt-dix ans, et son mari, mon oncle, est un peu plus âgé qu'elle. Louise et Étienne forment un couple adorable. Des petits vieux comme on les aime, curieux et bienveillants. Ils habitent en région parisienne, et régulièrement, je me dis que je ne vais pas les voir assez souvent. Une fois tous les cinq ans, en moyenne. Pas le neveu idéal.

Depuis quelque temps, ils se sont mis en tête de se débarrasser de toutes leurs affaires pour s'installer dans une maison de retraite. En attendant d'emménager, ils vivent dans un appartement de plus en plus vide.

Quand j'y suis allé, l'été dernier, ils avaient commencé à décrocher les cadres et à se débarrasser de la plupart des meubles jugés « superflus » – c'est-à-dire autres que leur lit, quatre chaises et la table de la cuisine. Ça avait laissé des empreintes sombres sur les murs, à l'endroit où s'étaient trouvés cadres et commodes pendant toutes ces années.

– Il n'y a pratiquement plus rien maintenant, me disent-ils. Passe et prends ce dont tu peux avoir besoin. Vaisselle, livres...

– À mon âge, on n'a plus besoin de constituer son trousseau, mais pour Charlotte, pourquoi pas ?

Notre cadette est encore étudiante dans une école de mode à Paris, en dernière année, et donc sur le point de « s'installer ». Le plus vite sera le mieux, parce que ses études nous coûtent les

yeux de la tête. Heureusement que sa sœur, Émilie, qui a fait un lycée hôtelier, gagne sa vie depuis longtemps déjà.

– Irène et moi devons monter sur Paris pour voir Charlotte, dis-je à ma tante. Nous en profiterons pour vous rendre visite et elle prendra ce qui l'intéresse. Ce sera l'occasion de nous retrouver, tous les cinq.

– Très bien. Ainsi, tu pourras prendre le tableau.

J'ai un moment d'hésitation. Ai-je oublié une conversation à propos d'un tableau ?

– Le tableau ? Quel tableau ?

– Celui du peintre juif.

Nouveau temps de réflexion. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Quel peintre juif ?

– Les gens que tes grands-parents ont cachés dans leur grenier pendant l'Occupation.

– Grand-papa et grand-maman ? Ils ont caché des Juifs à Génolhac ?

Mes grands-parents étaient cévenols, aussi rudes et aussi taiseux que le granit de là-haut. Il n'est donc pas surprenant que j'ignore tout de cet épisode.

– Un couple. Lui était juif, mais pas elle.

– Je n'ai jamais entendu parler de cette histoire ! Pourquoi maman ne m'en a rien dit ?

– Elle était petite pendant la guerre. Il est possible que grand-papa et grand-maman ne lui en aient pas parlé. Le peintre a probablement laissé ce tableau pour les remercier de les avoir sauvés.

Je reste interdit. Je découvre un tel acte d'héroïsme à l'âge de cinquante-deux ans, soixante-quinze ans après les faits !

D'un autre côté, je ne suis pas étonné. Il a fallu que mon grand-père meure, en 1989, pour que je tombe sur des décorations et des citations qui témoignaient de ses activités au sein de la Résistance. Il n'était pas seulement cévenol, il était aussi et surtout protestant calviniste. Descendant de camisards, façonné

par les causses, avec le maquis dans les veines. Chez ces gens-là, la notion de devoir va avec celle de modestie. On fait ce qu'on a à faire mais on ne s'en vante pas.

Son frère, dont il était très proche, est mort sous la torture, assassiné par la Gestapo sans avoir parlé. Encore un taiseux. Il avait payé son appartenance à un réseau FFI dans le massif des Vosges. J'imagine qu'aux yeux de mon grand-père, le véritable héros de la famille, c'était son frère. Il s'était interdit de fanfaronner, il aurait trouvé cela inapproprié, voire indécent.

Je savais désormais d'où ma mère, que j'avais toujours trouvée trop effacée, tirait sa timidité et sa modestie. Mes grands-parents les lui avaient fait entrer par la force du silence.

– Il était où, ce tableau ?

– Dans notre couloir. Nous l'avons récupéré à la mort de ton grand-père.

Dans mon souvenir, leur appartement était très sombre. Je n'avais pas dû faire attention.

– Je ne me souviens pas. Et chez lui, à Génolhac ?

– Dans sa chambre.

Personne n'était autorisé à y entrer, surtout pas les enfants. Voilà pourquoi je ne l'ai jamais vu.

Nous finissons par nous dire au revoir et je vaque à mes occupations. Mais je ne tiens pas en place ; je fais les cent pas en attendant qu'Irène rentre du travail, impatient de lui faire part de cette histoire incroyable.

Dès qu'elle est là, je lui raconte la conversation que j'ai eue avec ma tante. Malgré sa fatigue, je sens une attention particulière quand j'évoque le tableau.

– Il est coté, ce peintre ? me demande-t-elle à la fin.

Je n'ai pas pensé à poser la question à ma tante.

– Je ne sais pas.

– On n'a qu'à regarder sur internet.

Elle sort son smartphone :

– Il s'appelle comment ?

– Euh...

LE TABLEAU DU PEINTRE JUIF

Ma tante a peut-être cité le nom du couple, mais je n'ai pas fait attention.

– Je n'ai pas retenu son nom.

Irène a un geste d'humeur.

– Rappelle-les, dit-elle.

– Non. Ça fait mec intéressé.

– Tu te renseignes juste sur le nom du peintre, c'est normal !

– Ce n'est pas la valeur vénale du tableau qui compte, c'est sa valeur sentimentale. Ce qu'il représente.

– Bien sûr, mais il n'empêche que j'aimerais mieux connaître la biographie de ce peintre.

Je regarde Irène en coin. Je crois déceler chez elle autre chose qu'un intérêt pour l'histoire de l'art.

C'est là que je situe le début des emmerdements.

CHAPITRE 3

– Autour de 100 000 euros !

Irène, debout, me fait face dans la cuisine. Elle vient de m'avouer qu'elle est allée sur le site internet de ce commissaire-priseur spécialisé dans l'expertise d'œuvres d'art. Parce qu'évidemment, elle a insisté et j'ai fini par rappeler ma tante pour obtenir le nom du peintre : Eli Trudel.

L'expert a mis plusieurs jours à répondre, mais il propose de se déplacer pour l'étudier de plus près et de nous mettre en contact avec des acheteurs potentiels.

– En plus, il a précisé que c'était une estimation basse, ajoute Irène. Je suis certaine qu'on peut en tirer davantage.

Elle exulte, sans comprendre ce que cela signifie pour moi : elle m'a trahi. Elle a cherché à connaître le prix du tableau alors que je lui avais dit que je n'envisageais pas de le vendre.

Seulement voilà, moi aussi je l'ai trahie. Pendant qu'elle menait son enquête, j'ai mené la mienne. Je suis allé vérifier auprès de notre notaire ce qu'impliquait la mention « Mariés sous le régime de la séparation des biens. Il a été établi un contrat de mariage » dans notre livret de famille : je suis seul propriétaire du tableau.

– Mais tu te rends compte ?

Bien sûr que je me rends compte.

– L'argent ne constitue pas une motivation, je réponds.

Irène ne réplique pas mais je lis dans ses pensées. « Quoi d'autre, en ce cas ? » Je ne le sais pas moi-même. Je ne parviens pas à

expliquer ce qui m'empêche de me séparer d'un tableau que je n'ai pas encore vu, dont je ne sais même pas s'il me plaira.

Nous nous regardons en chiens de faïence. Pourquoi ce sentiment qu'il ne faut pas vendre ? Parce que le tableau vient de ma famille maternelle et que j'adorais ma mère ? Parce que je pense à nos filles et souhaite leur laisser un héritage ?

Il faut que je sois honnête avec moi-même : là n'est pas la véritable raison. Ou pas tout à fait. Un héritage, certes, mais pas de cet ordre.

Je sors de la pièce.

Irène a changé. À quel moment ? Quand nous avons commencé à avoir des ennuis avec l'hôtel ? Plus tard, quand mon entreprise de transport a fermé ? Ou avant ?

Depuis plusieurs mois, peut-être des années, un bruit de fond monte peu à peu, des notes discordantes entre nous qui se répètent... Irène ne se confie plus à moi. Il faut avouer que, de mon côté, j'ai arrêté de lui poser des questions.

Nous étions jeunes quand nous nous sommes rencontrés. À l'époque, Irène était une petite blonde gaie, curieuse, vive d'esprit. Elle dévorait roman sur roman, me faisait part de ses impressions de lecture, nous allions au cinéma, nous partions en week-end, et surtout nous n'arrêtions pas de parler et de rire. J'avais senti tout ce que je pouvais devenir avec elle, grâce à elle. Mes parents, mon père surtout, m'avaient toujours vu comme une sorte de gentil bon à rien ; à leurs yeux, mes cousins et mes copains valaient toujours mieux que moi, et j'avais fini par le croire. Mais les choses allaient changer avec Irène !

D'ailleurs, tout est allé très vite : mariage, maison, enfants. Je ressentais un besoin urgent de cocher toutes ces cases ; probablement pour me rassurer.

Je ne regrette rien, mais je me demande si c'était la voie à prendre. Parfois, j'essaie d'imaginer une autre femme dans ma vie, et ce qu'aurait été mon existence avec une avocate, une artiste... Irène fait-elle les mêmes projections de son côté ? Rêve-t-elle à un banquier, un médecin ?

J'ai le sentiment qu'elle me reproche quelque chose. Pas ouvertement, mais peut-être entend-elle un bruit de fond elle aussi ? Peut-être se dit-elle que j'ai changé, que je ne suis plus le jeune homme qu'elle a épousé pour le meilleur et pour le pire ? Il semblerait que le doute se soit immiscé dans l'autre camp aussi.

Les jours passent et les discussions désagréables à propos du tableau se multiplient. Depuis son arrivée dans notre vie, l'ambiance ne cesse de se dégrader. À plusieurs reprises, je me dis que nous allons droit vers le divorce. Irène voudrait que je le vende avant même de l'avoir eu entre les mains ; je souhaite, quant à moi, le garder. Elle répète « À quoi bon ? ». Je réponds « Parce qu'il appartient à l'histoire de ma famille ». Cette justification ne convainc pas Irène ; je n'arrive pas à trouver de meilleur argument. Un soir, n'en pouvant plus, elle explose :

– On dirait que tu n'es pas conscient de notre situation financière ! Tu ne te rends pas compte que nous sommes au bord du gouffre !

Je vois la blessure sur son visage, les larmes sur le point d'éclater. Je comprends enfin ce que ce tableau représente pour elle : une issue de secours. Parce que depuis que je suis inscrit à Pôle emploi, nos vies se résument à tenter de survivre. J'ai la possibilité de changer cela, et je m'y refuse. Mais je ne me l'explique pas ; je ne trouve pas les mots.

Je fuis à nouveau, dans le jardin cette fois. Voilà tout ce que nous possédons, ou plutôt ce qui nous possède : un pavillon inachevé à la périphérie de Firminy que nous n'avons pas fini de payer mais dont nous ne pouvons pas nous débarrasser, avec vue sur une bétonnière qui rouille depuis des années contre la haie.

C'est en contemplant notre carré d'herbe mal entretenu que j'examine le fatras de mes pensées. Je n'arrive pas à les organiser pour faire entendre à Irène que cette aquarelle n'a pas qu'une valeur financière ou artistique. C'est autre chose. Car même si le tableau s'avère être une croûte, il représente l'idée que je me fais du courage, de la dignité...

Irène, elle, croit que nous pourrions changer de vie, recommencer. Mais recommencer quoi ? On peut faire des tas de choses avec 100 000 euros – si tant est que ce tableau les vaille – mais certainement pas vivre *ad vitam aeternam* sans travailler, surtout quand on a un emprunt immobilier sur le dos et encore quinze ans de dettes. Et puis, elle se plaint sans penser à moi qui tourne en rond toute la journée dans la maison. J'aimerais bien me lever le matin avec un but. J'aimerais bien, moi aussi, avoir un emploi, même peu enthousiasmant.

Nos relations se détériorent à tel point qu'un matin au petit-déjeuner, elle me défie :

– Tu te rends compte que quand tu manges tes tartines, tu as l'air hostile ?

Je lui lance un regard qui doit effectivement être hostile.

– Tu es courbé sur ton auge, dit-elle en m'imitant, et tu bâfres tes tartines en faisant une tête... On dirait que tu as peur qu'on te les vole.

Elle veut la guerre ? Parce que, si c'est ça, j'ai en réserve quelques missiles humiliants moi aussi.

Elle doit sentir le danger car elle se dépêche de débarrasser son bol et de partir. Je me retrouve seul avec mes pensées, une fois de plus. Je me rappelle que notre fille Émilie m'a tenu à peu près les mêmes propos la dernière fois qu'elle nous a rendu visite :

– Mais papa, rapproche ta chaise de la table et tiens-toi droit, tu as l'air d'un ours !

Que ma fille me voie comme un animal rustre est probablement normal, mais ma femme !

Il est vrai que je reste souvent à la maison, pas lavé, pas rasé.

« Quel pauvre type ! » doit-elle ruminer tout en pédalant sur son vélo pour aller au travail. « Quelle femme futile ! » je songe en la regardant partir. « Il pense que ce tableau peut changer le regard des autres sur ce qu'il est. Il se prend pour un héros... Un héros par procuration, oui ! », « Elle ne vit que pour le fric. Elle ne pense qu'à son bonheur matériel. Elle n'a aucun sens de l'Histoire ! »

LE TABLEAU DU PEINTRE JUIF

Chacun attend que l'autre tende la main, fasse un pas, mais rien ne vient. C'est l'incompréhension totale.

Jusqu'au jour où nous allons enfin chercher le tableau.

12 décembre 1943

Ils roulaient depuis trois heures à peine, et déjà il était épuisé. Il la supplia de bien vouloir lui accorder une pause en retrait de la route, là où on ne les verrait pas, dans l'ombre fraîche d'un bosquet traversé par un ruisseau.

– À ce rythme, on n'y arrivera jamais ! dit-elle.

– À ce rythme, tu y arriveras seule ! plaisanta-t-il en grimaçant.

Elle s'inquiétait pour la santé de son mari. Elle le savait fragile des bronches et lui connaissait peu de goût pour la culture physique, mais ses difficultés étaient plus grandes qu'elle n'aurait imaginé. Et pourtant, ils étaient encore sur la partie plate du parcours. Qu'en serait-il à l'approche de Dieulefit, quand le relief deviendrait beaucoup plus escarpé qu'ici ?

– Admire cela ! dit-il en laissant choir son vélo dans l'herbe.

Il désignait la Sainte-Victoire, au loin.

– On a l'impression de ne jamais s'en éloigner, dit-il. Où qu'on aille, elle est toujours là.

– Ce n'est pas qu'une impression. Nous n'avons pas fait plus de 40 kilomètres depuis Grambois.

Il haussa les épaules. « Un jour, je ferai une toile de cette scène, pensa-t-il. Le ciel d'un bleu cinglant ; les vignes échevelées, pas

encore taillées, qui ressemblent à des lutins hirsutes. Fouettés au pinceau épais, les rameaux rendraient bien. »

Ses tableaux bucoliques comportaient rarement des personnages, mais aujourd'hui, il aurait fait une exception. Au premier plan, il aurait représenté son épouse et lui trimant sur leurs bicyclettes, silhouettes courbées par l'effort. Deux corps maigres déformés, presque décharnés, à la Soutine.

« Bon sang, il est fou, mais quel génie ! » *Était* fou. Ils avaient appris par Matisse la mort de leur ami en août dernier dans des conditions sordides. Cela leur avait fichu un coup. Ils étaient si proches de lui à une époque... Avant tout cela.

– Si je m'écoutais, je sortirais mon carnet pour croquer ce paysage sur-le-champ.

– C'est sûr que ça arrangerait nos affaires.

Depuis leur départ, elle allait devant et l'attendait à intervalles réguliers. Il voyait bien qu'elle trépignait, qu'elle aurait progressé plus vite si elle avait été seule. Il constatait surtout qu'elle ne lui reprochait pas sa lenteur. Au contraire, elle lui demandait comment il allait toutes les cinq minutes. Il ne savait que répondre.

– Je vais.

Il avançait, puisqu'il fallait avancer. Il fuyait, puisqu'il fallait fuir. Il suivait sa bien-aimée, cette femme amoureuse qui avait renoncé à tout vingt-cinq ans plus tôt – mariage prometteur, place dans la bonne société lyonnaise – pour jeter son dévolu sur un jeune peintre israélite d'origine autrichienne récemment naturalisé français et sans le sou, mais dont elle croyait que le talent s'imposerait. Et il s'était imposé !

Ensemble, ils avaient gravi les bermes glissantes de la notoriété et reconquis les cercles mondains d'où leur mariage l'avait bannie. Ensemble, ils avaient quitté Paris quand ces mêmes cercles s'étaient à nouveau fermés. À présent, voilà où ils en étaient : en cavale sur les routes de Provence !

Il essayait de ne pas penser à tout ce qu'ils laissaient derrière eux.

Elle se releva, décolla son vélo de l'arbre contre lequel elle l'avait appuyé, et se remit en selle.

– Bon, on y va ?

CHAPITRE 4

Nous roulons sur l'A6 en direction de Paris. Les seules paroles que nous échangeons se limitent à « Tu peux me passer la carte bancaire ? » et « Tu peux t'arrêter à la prochaine aire ? ». Ni l'un ni l'autre ne juge nécessaire d'ajouter « s'il te plaît ».

C'est long, Firminy-Paris, quand on s'est condamné au silence. Quand je pense à toutes ces conversations animées que nous avons eues au cours de notre vie... À tous ces bons silences aussi, chacun dans ses pensées mais ensemble, réconforté par la présence de l'autre.

Alors, j'allume la radio sans demander si ça la dérange. Je sais que tout ce qui est musique pop ou rock lui cassera les oreilles, comme elle est au courant de mon aversion pour le classique et les flashes d'information. Seul compromis possible : les programmes culturels. Notre trajet est donc accompagné d'émissions aussi hétéroclites qu'un documentaire sur les oiseaux marins en Antarctique, des regards croisés sur la psychiatrie en France, et un reportage sur les derniers jours de la boulangerie de Castelnau-Durban, unique commerce de ce village situé dans les Pyrénées ariégeoises.

Notre fille habite à Saint-Ouen, et c'est là que nous devons la rejoindre. Il est prévu que nous déjeunions avec elle, puis que nous redescendions tous les trois sur Limeil-Brévannes pour prendre le thé chez mon oncle et ma tante. Un détour auquel nous avons consenti parce que nous consentons beaucoup de choses à nos filles. Cela évite à Charlotte de prendre les transports en commun,

et j'en profiterai pour réparer un robinet et un radiateur électrique dans son appartement.

Quand nous arrivons, nous constatons qu'elle s'est mise en quatre pour nous recevoir. Elle est allée faire le marché le matin même à Saint-Denis et en a rapporté toutes sortes de plats exotiques : des pains arabes, des marinades africaines... C'est goûteux et roboratif, comme j'aime, mais l'ambiance n'est pas détendue ; le vent mauvais qui soufflait dans la voiture ne nous a pas désertés : j'interromps Irène dès qu'elle prend la parole, je fronce les sourcils quand elle parle, je corrige son français, je soupire à la moindre réflexion de sa part, j'oublie de la servir à l'apéritif... Irène est une adversaire coriace, elle ne se laisse pas faire : elle me reproche d'avaler les olives comme un glouton, ne me rate pas quand je fais tomber un anchois sur la nappe, quand je renverse mon verre de vin, elle lève ostensiblement les yeux au ciel quand je ne comprends pas quelque chose...

L'alcool aidant, nous devenons infernaux.

– Putain, vous êtes chiants ! laisse tomber Charlotte.

D'abord, je feins l'incompréhension ; Irène adopte la même attitude – trente ans de vie commune, tout de même. Mais peu à peu nous nous reprenons. Nous sommes en train de gâcher un moment important pour notre fille.

Après le repas, je sors ma boîte à outils et je me glisse sous le lavabo de la salle de bains pour en remplacer le mitigeur. J'entends Irène, enfin détendue, en profiter pour deviser avec notre fille. Je retrouve sa voix normale, j'entends même des éclats de rire à un moment donné. Ça me fait comme un pincement au cœur. Combien de temps depuis notre dernier fou-rire ?

Je me remets à mes travaux. Réparer le radiateur électrique s'avère beaucoup plus facile que la plomberie : un simple fil à rebrancher dans le boîtier de dérivation, et c'est reparti. Charlotte pourra à nouveau affronter l'hiver francilien.

Quand j'ai terminé, il est l'heure d'aller chez mon oncle et ma tante. Nous montons à bord de la voiture et réempruntons le périphérique, en direction du sud-est cette fois.

La présence de Charlotte dans la voiture donne des airs de normalité au trajet jusqu'à Limeil-Brévannes. Irène et moi faisons illusion, tenant deux conversations séparées avec notre fille qui passe d'un interlocuteur à l'autre.

J'ai tout de même l'impression que l'atmosphère se réchauffe légèrement entre nous. Je surprends Irène en train de sourire alors que j'évoque avec Charlotte un souvenir de vacances dans le Jura, la fois où elle s'était « attablée » devant une bouse de vache et en aurait fait sa pitance si je ne m'étais jeté sur elle juste après l'avoir prise en photo. Elle avait à peine trois ans.

– Tu as tout de même pris le temps de faire la photo ! me reproche ma fille en rigolant.

Rendre visite à un vieil oncle et une vieille tante fait cet effet : c'est comme rouvrir un album de famille et se rappeler tout ce qu'on a en commun.

L'appartement d'Étienne et Louise est au premier étage d'une petite résidence entourée d'un parc boisé privatif, dans un quartier ni bourgeois ni populaire. Accession à la propriété, nomme-t-on pudiquement ces îlots urbains pour vous faire comprendre que vous y serez bien mais qu'on vous souhaite mieux. Pour la plupart des habitants de Limeil-Brévannes, le moyen terme s'est enkysté pour devenir du long terme. Aujourd'hui, la résidence des Aulnes est essentiellement occupée par des locataires dont les bailleurs se sont spécialisés dans la spéculation, et des propriétaires retraités qui ont raté l'ascenseur social.

Étienne nous accueille sur le palier. Il a pris un coup de vieux, plus voûté que la dernière fois que je l'ai vu, mais il a gardé cet œil pétillant et bienveillant que je lui ai toujours connu.

Il me presse l'épaule au moment où je franchis le pas de leur porte. Je le sens content d'avoir du monde.

Dès que je pénètre dans l'appartement, je constate que le nettoyage par le vide a continué depuis l'été dernier : disparue,

la commode qui encombrait l'entrée, partis la grande table de la salle à manger et son jeu de chaises.

Étienne suit mon regard et devine mes pensées.

– Comme je te l'ai dit au téléphone, nous nous débarrassons de tout.

– Je vois, mais... Vous allez vivre comme ça ?

– C'est transitoire. Nous avons trouvé une place dans un foyer. Une espèce de maison de retraite. Mais passe dans le salon, nous allons t'expliquer tout cela.

Là, je découvre Louise, toute ratatinée dans son fauteuil. Elle ne se lève pas pour nous embrasser. Irène se penche sur elle pour déposer sur ses joues deux baisers tendres. J'en suis ému. Irène a toujours beaucoup apprécié mon oncle et ma tante. La voir si prévenante, touchée elle aussi de trouver Louise diminuée, me trouble au-delà de ce que j'aurais imaginé.

Je croise le regard d'Étienne et je le vois froncer le sourcil. Il interprète mal mon émotion, il croit que je les enterre avant l'heure.

À la place de l'immense bibliothèque qui occupait tout un pan de mur du salon, il n'y a plus qu'un grand vide et les contours laissés par la poussière, comme des fantômes de livres.

Je me force à adopter un ton plaisantin, le même que j'ai toujours employé avec eux.

– Alors, tata Louise ! On a fait vœu de pauvreté ?

– Je déteste que tu m'appelles tata.

– Je sais. C'est bien pour cela que je le fais.

– Tu n'as pas changé. Toujours le même polisson.

Bon, je suis heureux de constater qu'elle n'est pas diminuée intellectuellement.

Étienne nous fait asseoir, « Profitez-en tant qu'il nous reste quelques chaises ! » plaisante-t-il. Puis, il apporte le thé dans une de ces théières japonaises en fonte dont le fond est culotté par des années de service. Rien qu'à l'odeur, je reconnais le lapsang souchong qu'ils affectionnent. Sur le plateau, il y a aussi des short-breads, une tradition dans la famille de ma mère, héritée d'un grand-oncle qui a vécu en Angleterre pendant la guerre.

La conversation part d'abord sur ce que deviennent les filles, Charlotte, diplômée dans un an, Émilie, chef de salle dans un restaurant à Aubusson dans la Creuse – mon oncle, toujours aussi érudit, se souvient de l'âge d'or de l'industrie de la tapisserie dans cette région –, puis elle s'oriente vers leur proche déménagement.

Étienne et Louise vivent dans cet appartement depuis plus de cinquante ans. Ils ne sont pas particulièrement aventuriers, voyagent peu, jamais ailleurs qu'en France... Pour eux, quitter Limeil-Brévannes, c'est le saut dans l'inconnu. Je perçois leur inquiétude. Irène aussi, qui a posé sa main sur celle de ma tante. Charlotte les rassure, elle les accompagnera le jour où ils quitteront l'appartement.

Je les fais parler sur leur nouveau logement. Ils me décrivent un studio assez grand pour deux, dans un bâtiment sécurisé, une banlieue tranquille sur la ligne C du RER. J'en souligne les aspects pratiques, j'insiste sur le confort, à leur âge, de pouvoir compter sur une aide médicalisée à tout moment... J'essaie de voir le bon côté des choses. Pourtant, intérieurement, je sens l'angoisse me gagner, celle-là même qui me rappelle régulièrement ma propre fin, pas si éloignée.

Mon Dieu que je n'aimerais pas être à leur place ! Il n'y a guère que deux circonstances qui m'aient noué les tripes de cette manière : quand il fallait rentrer à l'internat le dimanche soir après un week-end à la maison, et les veilles de retour de permission, quand je faisais mon service militaire.

Une fois avalés le thé et les shortbreads, mon oncle aborde enfin le sujet qui nous intéresse, Irène et moi, même si ce n'est pas pour les mêmes raisons.

– On papote, on papote, mais vous n'êtes pas venus pour cela. Charlotte, nous t'avons mis de côté un service en porcelaine. Viens voir.

Étienne entraîne notre fille dans la salle à manger où sont entassés trois cartons de vaisselle.

– J'ai dû aller acheter de l'emballage avec des bulles. C'est fragile, il faudra faire attention en les manipulant.

Charlotte fait mine de s'extasier mais je sens bien que les motifs alsaciens ne sont pas vraiment de son goût. Je ne la blâme pas. En effet, je la vois mal recevoir ses amis et leur servir des plats antillais achetés sur le marché de Saint-Denis dans de la porcelaine d'Oberrhein.

– Et toi, eh bien voilà, me dit-il. Je ne l'ai pas emballé pour que tu puisses te faire une opinion avant de le prendre ou pas, mais j'ai également tout ce qu'il faut.

Il me tend un cadre défraîchi. Je m'impose de ne pas le regarder tant que je n'ai pas le recul nécessaire et la bonne lumière. Je le pose sur une chaise, face à la baie vitrée de la salle à manger, fais deux pas en arrière, et lève les yeux sur le tableau.